

1.

C'EST la grande migration.

Par milliers, par millions, les oiseaux ont passé l'hiver sur les terres du Sud.

Ils partent.

Ils fuient le soleil trop vif. Par longs vols ils vont reprendre la route du Nord et regagner les toundras où ils nicheront.

Depuis des millénaires ils suivent les mêmes routes de lumière, de nuées et de vent. Et, chaque année, au printemps comme en automne, ils affrontent les mêmes dangers, se heurtent aux mêmes pièges, leur vol se brise parfois. Tempêtes de neige, vents de sable, tornades qui emportent au large des océans des espèces terrestres, ouragans qui poussent à l'intérieur d'un continent hostile des espèces marines, filets tendus par des pêcheurs, mitraille des chasseurs, trappes de toutes sortes, lignes et pylônes, câbles chargés d'un fluide foudroyant, mâts de métal, antennes, phares énormes, projecteurs, avions, immeubles éblouissants comme des astres, torchères terribles des vastes champs pétrolifères et des plates-formes océanes.

Cargo pour l'enfer

A chaque migration, qu'ils aillent du sud au nord ou du nord au sud, des milliers d'oiseaux meurent par la colère du ciel ou par la faute des hommes.

C'est la grande migration.

Elle les fait se lever des contrées devenues brûlantes d'Amérique du Sud pour piquer vers les terres nordiques du Canada. Les uns vont emprunter la route de l'Ouest et longer la côte du Pacifique; les autres traverseront la mer des Caraïbes et survoleront ensuite les rivages atlantiques. Ils longeront la Floride où somnolent des grands pélicans blancs indifférents.

En route, que ce soit sur les terres ou les eaux, ils vont s'arrêter, se nourrir, se reposer et reprendre leur vol de nuit comme de jour. Que le ciel soit gris ou limpide, que la nuit soit baignée de lune ou obscure, ils vont sans jamais se tromper de chemin.

Des millions d'oiseaux de centaines d'espèces.

Ce matin, des balbuzards et des faucons pèlerins, des aigrettes neigeuses, des hérons garde-bœufs, des canards pilets et même une tribu de sarcelles soucrourou sont arrivés des plaines et des montagnes de la Guyane brésilienne et des plateaux du Mato Grosso. Ils ont pour habitude de marquer une longue halte dans la baie de Puerto Cabello.

Au nord-est, ce sont les Petites Antilles, les îles Sous-le-Vent, la Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, où ils se poseront tout au long de leur route.

C'est comme un passage qu'on leur aurait tracé entre le déferlement lourd de l'océan aux tempêtes écumantes et la douceur de jade de la mer des Caraïbes.

Mais avant de quitter la grande terre du Sud, ils s'y sont posés une fois encore. Chargés de fatigue, la faim au ventre.

Des poissons étaient là, en abondance. Et, tout au bout du quai désert d'un vaste port, d'étranges matériaux empilés où tourbillonnaient des myriades d'insectes.

Les oiseaux mangent le poisson.

Ceux qui ont l'habitude de la pêche plongent. Ceux qui vivent sur la terre ferme se posent sur les quais, sur les terrains en friche qui les prolongent, sur une plage dont le sable est de cent couleurs étranges.

Les plongeurs émergent avec peine. Leurs plumes collées, leurs ailes lourdes, les yeux clos par des matières visqueuses qui les aveuglent. Même leurs cris de détresse sont englués, étouffés par cette poix tiède.

Les mouettes rieuses n'ont plus leur voix de joie, elles essaient en vain de voler. Lourdes, tirant derrière elles des fils rouges, bleus, jaunes, elles s'élèvent de quelques mètres et retombent

Les coulicous à bec jaune restent collés à la terre, leur glouglou s'étouffe. Leurs huppes sont lourdes, comme enduites de goudron.

Les grands échassiers pataugent. Ils font des efforts désespérés pour se déprendre de cette boue fétide qui leur brûle les pattes. Lorsque, épuisés par tant de mouvements, ils versent sur le côté et qu'une de leurs

Cargo pour l'enfer

longues ailes touche le lit gluant, c'en est fait à tout jamais de leurs espoirs de ciel limpide.

Ils se débattent, mais leurs efforts sont vains. Bientôt, on les voit se coucher sur le flanc. Ils lèvent désespérément vers la lumière leur long cou fragile et souple. Leur bec s'ouvre, appelant l'air. Mais l'air aussi est devenu visqueux, chargé de poison. Les ailes collées au borbier, ils sont bientôt comme aspirés.

Dès que leur tête n'a plus la force de se lever, c'est l'agonie. Une souffrance terrible. Une douleur qui mord les chairs, un aveuglement.

Puis la mort après quelques derniers soubresauts.

Les corps secoués de sanglots demeurent à jamais collés au rivage maudit.

2.

IL fait grand jour quand le *Gabbiano* pénètre dans les eaux de Puerto Cabello. Une brume de chaleur éloigne déjà la masse des Andes que l'on devine à peine. A cette brume, se mêle la fumée des usines.

— La barre à zéro, ordonne le commandant Bernier.

— La barre est à zéro, lance la voix enrouée du timonier.

— Merci... A gauche dix !

— La barre est dix à gauche.

— Zéro la barre.

— La barre est à zéro.

— Arrière toute !

Le *Gabbiano* secoué de la quille à la passerelle vibre.

— Lente seulement en arrière.

Quelques secondes passent avant que le commandant lance :

— Stoppez la machine !

Bernier s'éponge le front avec son mouchoir. Par la porte ouverte sur l'aileron de tribord entre un souffle brûlant et chargé d'odeurs aigres.

— Prêt à embarquer le pilote ?

— Prêt à embarquer.

— Comme si on avait besoin d'un pilote dans un port pareil, fait le bosco qui se tient en retrait, devant la table des cartes.

— Toi, tu dis ça partout. On commence à le savoir. On jurerait bien que c'est toi qui casques.

Bernier est un homme solide, dans la cinquantaine. Pas trop de ventre. Un visage carré dont les traits sont encore accentués par un collier de barbe noire striée de fils blancs. Les sourcils épais ombrent des orbites creuses où pétillent des yeux gris très vifs. Le nez épaté semble avoir encaissé un violent coup de vent venu de tribord. Le bosco est plus âgé. Très enveloppé, avec une trogne rouge et un pif en fraise mûre. De gros yeux qu'on croirait embués de larmes et un front dégarni, labouré de rides profondes. Son petit ventre rond déborde d'un pantalon dont les jambes accordéonent sur des espadrilles d'un bleu pisseux.

Le second arrive, accompagnant un homme brun au visage rieur qui vient leur serrer la main. Il parle un anglais à peine teinté d'accent.

— Je peux vous dire que vous êtes attendus. Mais faudrait me payer cher pour que j'embarque avec vous.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Vous sentez pas ?

Le commandant, le second, le bosco et l'homme de barre se regardent. Les quatre flairent à petits coups. Le bosco s'inquiète :

— C'est notre cargaison qui pue comme ça ?

— Exactement. Et on est pas encore au plus fort de la chaleur. Attendez midi, vous allez rigoler !

— Mais c'est pas possible, fait Bernier. On ne m'a parlé que de fûts plombés et en bon état.

Le pilote a un petit rire. Il les regarde tous de son œil noir avant de répondre.

— Plombés, sauf ceux qui ont éclaté. Il y a tout de même un enfant de six ans qui est mort. Et on vient d'annoncer qu'une vingtaine sont à l'hôpital.

Un silence épais s'est affalé entre eux. Tous les regards interrogent Bernier. Tous sauf les gros yeux ronds d'Evariste Fournon, le bosco, dont le visage semble s'être affaissé. Il a un geste qui soulève ses mains lourdes. On dirait qu'il veut à la fois s'excuser et se protéger d'on ne sait quelle menace.

Le commandant lance en français au second, grand jeune homme maigre au long visage surmonté d'une brosse blonde parfaitement taillée, et barré d'une petite moustache :

— On va pas lanterner. Allez me faire établir la communication avec Frattori, appelez-moi dès que vous l'aurez.

Puis, se tournant vers le pilote il dit en anglais :

— Quand vous voudrez, monsieur.

Le pilote sort sur l'aileron bâbord en ordonnant :

— Avant lente, la machine.

— Le pilote demande avant lente la machine.

— La barre à gauche vingt.

Le *Gabbiano* manœuvre sur les eaux du port pareilles à une huile épaisse. Sa coque d'un gris bleuté avance lentement vers l'extrémité d'un long quai désert. La chaleur fait vibrer l'air.

A quelques centaines de mètres vers l'intérieur des terres s'élèvent de longs hangars derrière lesquels quelques grues immobiles piquent la lumière de leurs flèches. Entre les bâtisses de métal et la bordure du quai, une énorme pile de fûts multicolores. Le rouge, le vert, le bleu et le jaune criard y dominant.

— Bon Dieu, y a l'paquet, remarque le bosco.

— On le sait, fait le second : douze mille huit cent quatre-vingts fûts. Ça doit faire deux mille huit cent cinquante-quatre tonnes.

A mesure que le bateau avance, beaucoup plus à gauche et en retrait, sur le quai, on voit une foule de gens qu'un cordon de policiers casqués et armés de longues matraques empêche d'avancer. Une clameur monte. Ces gens crient des insultes en espagnol, en portugais, en italien et en anglais. Tout se mêle en un charivari qui vient mourir en vagues sur l'eau de plus en plus crasseuse.

— Y vous invitent au bal pour ce soir ! lance l'homme de barre au bosco. Vous irez sans moi.

Le bosco ne répond pas. Il a rejoint le pilote et le commandant sur l'aileron. S'adressant au pilote :

— Y tiennent bon, vos flics ?

— Ils sont payés pour ça. Et ils ont du métier.

— On vient chercher la saloperie et y s'en prendraient à nous, comprends pas.

— La machine avant lente.

— La machine est avant lente.

Le *Gabbiano* glisse à vingt mètres du quai. La puanteur augmente. On voit nettement des traînées jaunâtres et d'autres d'un brun presque noir qui coulent le long de la muraille de ciment vers les

eaux huileuses où flottent des débris de toutes sortes déjà englués.

— J'espère que vous avez des bonnes grues à bord et des gars qui savent s'en servir. Il n'y a pas un docker qui acceptera de vous aider. Pas un. Tous sont en grève. Ils ne reprendront le travail qu'une fois le quai débarrassé de vos fûts. Vous n'imaginez pas le bruit que cette histoire peut faire dans le pays. On se demande si le gouvernement ne va pas sauter !

— Vérole ! soupire le timonier, on est dans une belle merde !

Au fond de la timonerie, une petite porte grise s'ouvre. Le second se penche et appelle :

— Commandant ! Vous avez votre communication.

— Venez ici à terminer la manœuvre.

Il se hâte vers la cabine étroite où l'officier radio se tient penché vers les appareils. Il tend les écouteurs au commandant qui s'assied sur un petit siège en métal et lance :

— Monsieur Frattori !

— Oui. Bonjour commandant. Ça va ? Vous arrivez !

La voix semble grésiller dans la friture bouillante, mais l'homme paraît enjoué.

— Non. Ça ne va pas du tout. Vous m'avez parlé...

Bernier explique très vite ce qui se passe et ajoute :

— Vous nous avez placés dans une situation impossible, monsieur Frattori.

L'autre se récrie et son accent d'Italien du Sud prend de plus en plus le dessus :

— Ma no, comandante ! Vous me connaissez. J'ai toutes les garanties. J'ai toutes les assurances.